

LE KEF EL-AKH DAR ET SES RUINES.

M. Chabassière, géomètre, faisant fonctions de triangulateur du service de la topographie de l'Algérie, nous adresse de la Dachera el-Aggoun, camp des Oulad Soltan, la notice suivante avec des croquis qui en facilitent l'intelligence.

Nous nous empressons de publier ces documents relatifs à une localité — le Kef el-Akhdar — qui joue un assez grand rôle dans l'histoire de ce pays.

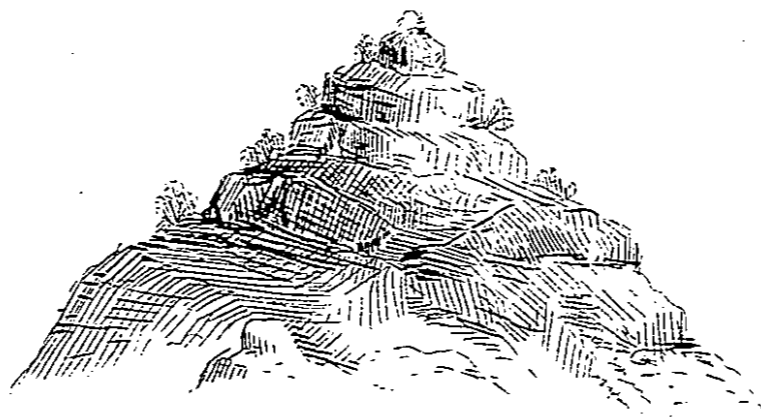
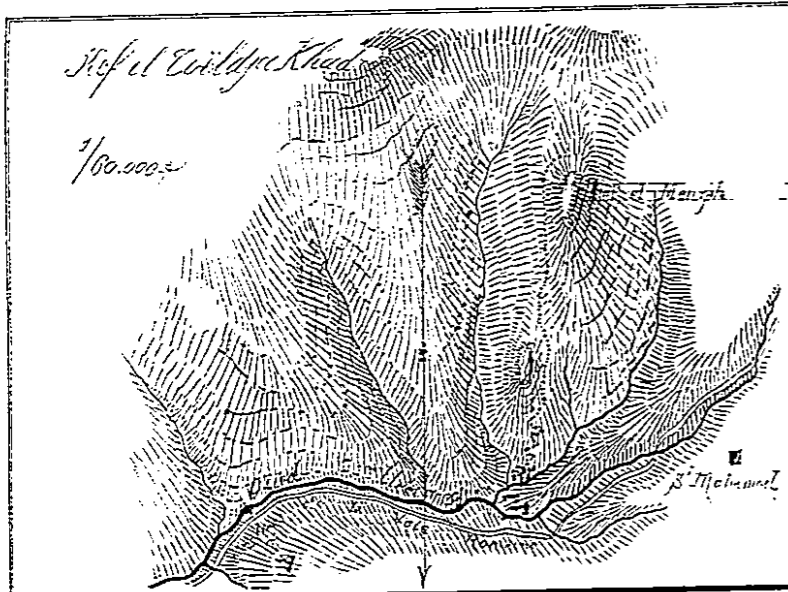
« Monsieur le Président,

« Avant de vous faire parvenir de Sour el-Djouab (l'ancienne Rapidi) les documents inédits que j'ai l'espoir d'y découvrir prochainement, veuillez me permettre de vous adresser aujourd'hui un croquis dont peut-être vous n'avez pas encore eu communication; l'emplacement du camp qu'il représente, est situé par 0° 55' 00" longitude est d'Alger et par 35° 59' 00" latitude nord; il n'est indiqué sur aucune des cartes que je possède et me paraît inexploré.

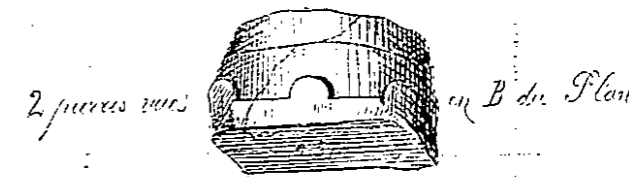
« El-Menza (1), tel est le nom que les indigènes des Oulad Alène (Aghalik des Douaïr) donnent aux ruines dont j'ai à vous entretenir. Elles sont à cheval presque, sur le sommet du Kef el-Akhdar à environ 1500 m. au sud de l'Oued el-Mezieb entre le Chabet bou Djemel et celui dit Hadjar Sebah à une altitude de 1300 m. environ; pour arriver à ces vestiges, aucun chemin apparent n'existe plus dans les flancs rocheux et boisés du kef, un seul sentier à peine praticable y conduit en partant de la dachera El-Hadj Ouel Ness, petite fraction qui a ses gourbis entre l'ancienne route romaine d'Auzia à (Boghar) dont les traces sont encore parfaitement visibles sur plusieurs kilomètres de longueur.

« D'El-Menzah la vue s'étend sur les Douaïr, les Enfatah, les

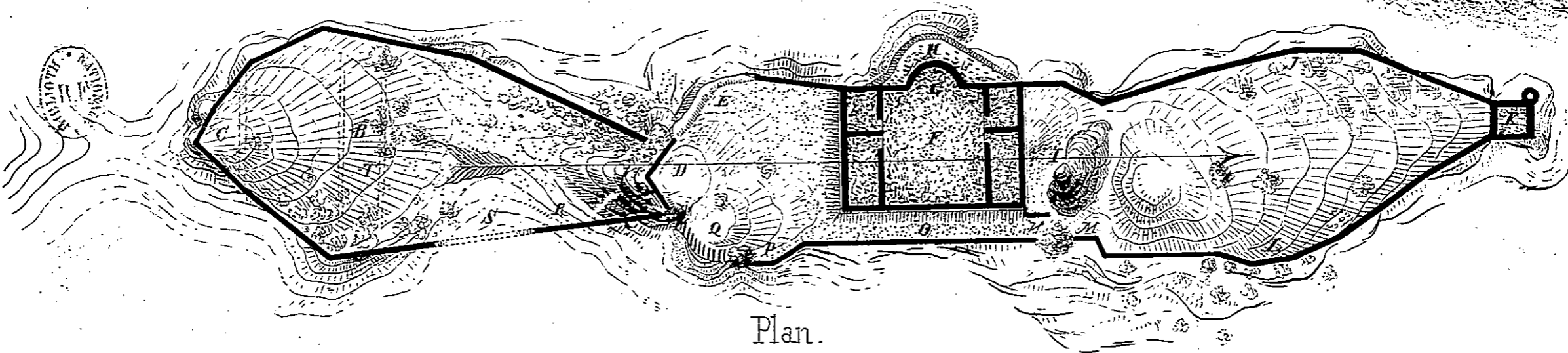
(1) *Menza*, de même que *Rorfa*, sont des expressions arabes fréquemment appliquées aux ruines romaines: le premier de ces mots se dit ici des chambres qui sont sur la terrasse d'une maison, et l'autre de celles qui sont entre la terrasse et le rez-de-chaussée. — *N. de la R.*



Le Kef Menzali (côté nord)



Elevation présentant l'Etat actuel des Ruines (côté Est)



Plan.

El Menzah des Oulad Allane

(Rev. Afric., Mars 1869, p. 116. N° 74.)

Ouled Meref, les Abid, les Rebaïa, les Ouled Ahmed ben Youssef, tous les Beni Sliman, les Ouled Zenim, les Djouad, les Dira et enfin les Adaoura, c'est-à-dire à l'ouest, au nord et à l'est un horizon de plus de 25 lieues de pays (440 m. seulement séparent la pointe C du sommet du Kef qui lui-même domine tout le sud).

« La position est charmante et réellement exceptionnelle ; les précipices affreux, repaires de bandes nombreuses de sangliers et de hyènes donnent à ce site un cachet de pittoresque indescriptible ; l'âpreté et l'isolement des ruines doublent le prix de l'immense panorama qu'on a sous les yeux, et, qui vous sourit sans cesse, de quelque côté qu'on le regarde ; des rochers de dimensions colossales reliés entre eux à la partie supérieure par une maçonnerie de petit appareil forment l'enceinte naturelle de l'établissement militaire dont à grands traits je vais esquisser la forme et les détails, laissant à votre jugement, aidé des connaissances profondes que vous possédez, le soin d'élucider la véritable destination de ces ruines dans lesquelles, à mon grand regret, je n'ai malheureusement pu faire aucune recherche.

« Le seul endroit par où, en s'aidant des pieds et des mains, on peut pénétrer dans les ruines est le point S, ouverture qu'après la destruction du mur d'enceinte le temps a laissé libre en accumulant sur des débris de démolitions une masse compacte de terre sur laquelle croissent des broussailles. Je dois dire d'abord que la base de la construction au pied même des rochers qui la supportent renferme une grande quantité de débris de poterie, et, est littéralement labourée par les sangliers. Je note aussi que la seule trouvaille faite de pierres ayant quelque importance l'a été au point B du plan.

« C est la partie la plus au sud de la première enceinte apparente, il représente l'extrémité d'un bastion dans lequel des vestiges de murs transversaux percent le sol sur trois endroits parallèles ; ce bastion, complètement fermé en D par une masse rocheuse, taillée primitivement en escalier, était clos à l'est par l'immense mur R (de 1 m. 60 de largeur en tête, et d'environ 2 m. 30 à la base) détruit en partie comme nous l'avons dit précédemment.

« D extrémité sud du bastion de la deuxième enceinte, l'assise de maçonnerie cesse d'être visible et est remplacée sur le rocher par un évidement fait au ciseau sur une largeur pareille à celle des murs à leur sommet, 1,25 sur environ 12 mètres de longueur E.

« F construction mesurant 13 m. dans œuvre de l'est à l'ouest avec des annexes de chacune 3 m. 80 aussi dans œuvre, les murs ont 1 m. 15 d'épaisseur ; deux murs de refend et des portes indiquées au plan complètent la figure qu'une niche ou coupole de 3 m. de rayon fermée à l'est (soit que le temps les ait détruites, soit que les hommes en aient changé les dispositions, je n'ai trouvé aucune trace de portes donnant accès à l'extérieur).

« Une sorte de contre-enceinte H, formée à 5 m. en contrebas du niveau de l'édifice F, clot sur le sommet de l'arête rocheuse cette partie de la construction dont la forme sinueuse suit la même arête jusqu'à l'extrémité nord. Au point K, dont la destination me semble avoir été celle d'une citerne recevant les eaux et les neiges de la partie supérieure (deuxième enceinte) dont la surface n'est pas moindre de 2,300 m. carrés, le mur revient ensuite du côté est-sud, en L et M à un endroit, N, où, sous un chêne à trois troncs, les Arabes ont pratiqué une fouille qu'ils n'ont pu continuer, mais qui tendait à leur permettre de s'engager sous l'énorme bloc rocheux I (qui a dû servir de vigie et porte encore des traces de scellement), il me paraît aussi à moi recouvrir un souterrain ou une autre citerne dont l'entrée complètement obstruée serait entre les deux murs encore debouts à l'angle nord-est du bâtiment F. Un mur parfaitement régulier O continuerait la ligne de défense jusqu'au petit redan P sur lequel un chêne rabougri étale son maigre tronc et ses branches rongées par les chèvres des douars voisins.

« Au point Q comme au point E de l'enceinte, le rocher ne porte pas de traces de construction, seulement il diffère ici en ce qu'on y a creusé huit marches de 1 m. 70 de longueur sur 0 m. 30 de largeur et 0 m. 15 de profondeur, sans doute pour permettre aux animaux de marcher sûrement sur ce roc glissant et nu.

« Je l'ai dit plus haut, la construction est faite en mortier et

moëllons de grès taillés, petit appareil 20 c. sur 20 en moyenne avec 40 à 60 de queue.

« Des fouilles seraient facilement praticables et donneraient sans doute la clef de l'énigme que j'ai cherché à deviner, car le sol ne laisse que très peu de traces de ces sortes de démolitions dont les petites dimensions s'entassant facilement sont très-vite recouvertes de terre et plus tard de broussailles.

Veillez agréer, etc.,

CHABASSIÈRE.

Remarque de la Rédaction. — Le Kef el-Akhdar, que notre correspondant vient de décrire partiellement, est une localité remarquable à tous égards : situé à 92 kilomètres au S.-S.-E. d'Alger et presque sous son méridien, c'est le Djebel Titeri d'Ebn Khaldoun et le Titeri Tache des Turcs. Nous en avons fait jadis l'objet d'une note pour M. le baron de Slane qui l'a insérée aux pages 490-491 du deuxième volume de sa traduction d'Ebn Khaldoun. En la reproduisant ci-après, nous pensons être agréable au lecteur qui y trouvera un supplément, bon à consulter au besoin, aux renseignements que M. Chabassière a fournis plus haut sur cette montagne si digne d'attention au point de vue historique, géologique, etc.

NOTE SUR LA MONTAGNE DE TITERI, APPELÉE AUSSI EL-KEF-EL-AKHDAR (LE ROCHER VERT). — Le 1^{er} et le 2 juillet 1850, je longeais le pied méridional de cette montagne rocheuse qui se présente à pic, au Sud, dans une direction Est-Ouest, entre Djebel-ben-Hedjeraïd et Djebel-Kerbouchia. Elle est presque partout impraticable sur cette face, sauf vers l'Est, à El-Bab, où des piétons peuvent passer, et aussi à Tenit-ben-Hedjeraïd. A cette exposition du Midi, le Kef apparaît comme une gigantesque muraille composée d'énormes assises de pierres taillées.

Ben-Yahya, chef de l'aghalik du Sud-Est, me raconta, à cette époque, qu'on trouvait sur le Kef-el-Akhdar une ville ruinée dont les restes sont appelés Menza-bent-es-Soltan ; et, en outre, sur la même montagne, une ruine isolée dans le col appelé *Fedj-el-Methelma*.

Je ne doutai pas, dès cette époque, que ces vestiges fussent ceux de la ville d'Achir tant et si vainement cherchée ; mais, engagé alors dans l'accomplissement d'une mission spéciale qui ne me permettait pas d'entreprendre des recherches incidentes, je dus, à cause de la difficulté d'aborder ces ruines par le Sud, en remettre l'exploration à une autre fois.

Ce fut seulement au mois d'août 1852 que je pus réaliser mon projet. Je m'engageai alors dans l'Atlas par la gorge de l'Oued-el-Djemâa et je gagnai le *bordj* de Mahi-ed-Din ou *Zaouit-bou-Maali*, par la montagne des Beni-Zerman. De la porte de la maison des hôtes qui dépend de ce bordj, j'avais le *Kef-el-Akhdar* devant moi, au plein Sud, le Dira au Sud-Est, et le Ouan-Noura à l'Est-Sud-Est.

Le lendemain, 24 août, j'allai coucher chez le caïd des Oulad-Soltan, et le 25, dans la matinée, j'étais au pied du *Kef-el-Akhdar*.

Cet immense rocher à la forme d'un *lam* J, qui serait couché en long de l'Est à l'Ouest, et dont le côté convexe regarderait l'Occident ; on pourrait encore le comparer à un hameçon ou crochet. L'espace compris entre la grande et la petite branche du *lam* est ce que les Arabes appellent *kheneg* ou *défilé*. Du fond de cet étranglement sort un ruisseau appelé *Oued-Khorza*, ou rivière du défilé, une des branches supérieures de l'Isser. On côtoie, pendant près d'une heure, sur des couches de grès, la rive gauche de cet *Oued*, avant d'atteindre le fond de l'impasse étroite et abrupte formée par la concavité du *lam*. Là, sur un rocher qui surplombe, sont les ruines d'une forteresse qui domine, à la fois, deux sentiers : celui de gauche, et le plus difficile, conduit aux ruines appelées *Menza-bent-es-Soltan* ; l'autre mène chez les Oulad-Sidi-Mohammed, qui sont établis sur le seul terrain cultivable qu'on rencontre dans cette montagne rocheuse, en dehors des rives de l'Oued-Khorza.

L'ascension est des plus pénibles pour arriver aux ruines de la citadelle d'Achir, car tout porte à croire que la célèbre ville de ce nom était, en effet, située à cet endroit, au moins dans le principe. Après plus d'une heure d'efforts, où les mains doivent plus d'une fois venir au secours des pieds, sur ces strates fort inclinées d'un grès assez glissant, on arrive à un petit plateau ro-

cheux où sont les ruines arabes d'une vaste fortification en pierres, d'une espèce de Casba. Elles dominant à peu près à pic le plateau doucement incliné auquel conduit le deuxième sentier dont il a été question précédemment. Sur ce dernier plateau, on aperçoit des cultures, deux sources et des gourbis habités par des familles de marabout des Rebaïa, des Oulad-Sidi-Mohammed, dits *Ahl-el-Kef*, ou gens du Rocher.

Tout porte à croire que le plateau rocheux où se voient les ruines d'une Casba a été l'emplacement primitif d'Achir et que le deuxième plateau en plan incliné, qui s'étend au-dessous et au Nord, a été le siège du nouvel Achir dont parle Nouaïri, et qui fut fondé parce qu'il devenait impossible de recevoir dans le premier toute la population qui se présentait. L'étude des localités rend parfaitement compte de ces diverses circonstances.

Je ferai remarquer que le plateau d'Achir avait conservé sous le pouvoir turc son importance stratégique au point de vue de la révolte. Quand les Oulad-Alan voulaient se soustraire à la nécessité de payer l'impôt, ils se réfugiaient dans cette partie du Kef-el-Akhdar où l'on ne pouvait pas les forcer. La tactique employée par les Hossain, tribu turbulente dont Ibn-Khaldoun fait souvent mention, s'était conservée traditionnellement dans le pays.

Le Kef-el-Akhdar appartient, le côté occidental, aux Oulad-Alan, et le côté oriental, aux Beni-Sliman.

Le nom de *Titeri tach*, que cette montagne portait sous les Turcs, signifie *Rocher de Titeri*. Le nom de *montagne de Titeri* n'appartient, à proprement parler, qu'à la partie occidentale du Kef-el-Akhdar, celle qui est aux Oulad-Alan et aux Rebaïa. — Le mot *Achir*, en berbère *Yechir*, signifie *griffe* et s'applique à de fortes positions militaires qui sont comme la *griffe* dont le vainqueur menace sans cesse le vaincu. C'est une appellation assez commune en Algérie. El-Idrîci place, avec raison, l'Achir de Ziri (*Achir-Ziri*) à une journée à l'Est du pays des Beni-Modjeber, ou *Moudjebour* موجبر, où l'on vient d'installer le *zmala* des spahis, entre Csar-Bokhari et le confluent du Chelif et du Oued-Hokeum. — (Note communiquée par M. Berbrugger).

L'INSCRIPTION DU TÉTRASTYLE DE POTITUS A CONSTANTINE.

On peut dire, sans exagération, que Lambèse et Constantine sont des mines inépuisables d'épigraphie romaine ; car, en dépit du temps d'arrêt que l'installation des colons européens imprime graduellement aux fouilles aussi bien qu'aux démolitions, il ne s'écoule pas un mois, pas une semaine, sans qu'on découvre, notamment dans la dernière de ces villes, une pierre ou un objet, se rattachant, par quelque point, à l'histoire du passé. Cirta était la résidence de Syphax qui, au dire de Tite-Live, y possédait un palais somptueux. Massinissa et, après lui, Micipsa l'avaient orné de toute sorte d'édifices et d'établissements publics dont Strabon nous a transmis la mention. Ruinée en 311 de l'ère chrétienne, dans la guerre de Maxime contre Alexandre, paysan pannonien, qui s'était fait proclamer empereur en Afrique, Cirta, fut rétablie en 313, sous le règne de Flavius Valerius Constantin, et quitta son nom d'origine numidique pour prendre celui de Constantine, qu'elle conserve encore aujourd'hui.

Si cette place forte, grâce à sa position exceptionnelle, put résister au torrent dévastateur de l'invasion vandale, elle eut cependant beaucoup à souffrir des guerres suscitées dans son sein, par les querelles religieuses qui lui portèrent un coup plus terrible que l'islamisme. Lorsque les Français y entrèrent, au mois d'octobre 1837, on voyait encore debout, des ruines assez nombreuses pour se faire une idée de son antique splendeur : du côté de la brèche, plusieurs arcades du Tétrastyle, un temple privé seulement de sa toiture, et le grand tunnel en pierres de taille, où les grains, s'il faut en croire le géographe Edrisi, pouvaient se conserver pendant un siècle ; dans l'enceinte de la Casba des citernes colossales qui n'ont pas tardé à être utilisées, des restes de l'église chrétienne et du temple de Mercure, enfin quelques murs du Capitole, à côté desquels a été exhumée une Victoire en airain, qui occupe actuellement une place distinguée au musée de la Mairie.

Les autres monuments, tels que le *Spetaeum* bâti aux frais de P. Ceionius Caecina Albanus, l'arc de triomphe élevé par la mu-

nificence de Q. Fulvius Faustus, le portique de Gratien, l'édicule à quatre colonnes de M. Caecilius Vitalis, ainsi que le bain de Pacatus, avaient laissé un si grand nombre de vestiges, les uns, noyés dans les massifs de maçonnerie arabe, les autres, servant de soubassements à des mosquées, qu'il n'eût pas été impossible à un habile architecte d'en déterminer l'emplacement. Toutefois, la disposition de l'ancienne Cirta, avait cela de particulier, que les bâtiments militaires occupaient, comme du temps des Berbères, et sous l'administration française, le point culminant du rocher, tandis que les édifices civils, c'est-à-dire, les éléments de la vie active, de l'industrie et du commerce, se groupaient aux abords de la porte principale, que nous avons remplacée par la porte Valée. Combien de preuves garantissent cette assertion, sans compter la physionomie extérieure de la ville, évidemment plus accessible de ce seul côté !

Le percement de la rue Impériale ayant provoqué le dégagement de l'angle oriental de la place de Nemours, des découvertes d'un certain intérêt se sont produites successivement sur le terrain de M. Cordonnier, qui aboutit à un des pieds-droits du tétrastyle, plus connu généralement sous le nom d'El-Maukôf. J'ai publié dans la *Revue africaine* (juillet 1863, p. 241 et suiv.), les inscriptions latines, si heureusement rendues à la lumière. Aujourd'hui, c'est une pierre épigraphique, que l'on extrait d'un mur arabe où elle avait été posée, la tête en bas. L'écriture est de l'époque des Antonins ; le bloc ne mesure pas moins d'un mètre en hauteur. Deux copies de ce monument, destiné à perpétuer le souvenir d'un tétrastyle que surmontait un dôme, m'ont été envoyées par MM. Féraud, le savant secrétaire de la Société archéologique de Constantine, et Antoine, adjoint au Maire.

En voici la reproduction exacte.

C. IVLIVS
 Q. F. QUIR
 POTIVS
 TETRASTY
 LVM. ET
 THOLUM
 D. E. D

Caius Iulius, Quinti filius, Quirina Potitus, tetrastylum et tholum dedit et dedicavit.

« Caius Julius, fils de Quintus, de la tribu Quirina, surnommé Potitus, a offert et dédié un tétrastyle et une coupole. »

Le personnage mentionné dans cette dédicace, devait être simplement un des notables de la ville, puisque son nom n'est accompagné d'aucun titre. En effet, l'usage voulait que les habitants parvenus à un certain degré d'opulence, posassent leur candidature aux honneurs municipaux, soit en fondant à leurs frais un établissement d'utilité publique, soit en contribuant à l'embellissement de la localité par l'érection d'un autel, d'une statue, etc. Quant à la désignation de membre de la tribu Quirina, qui figure si souvent dans les inscriptions relevées à Cirta et dans les colonies cirtéennes, elle est de nature à nous faire conjecturer que cette tribu n'était pas seulement destinée à recevoir dans son sein les habitants de Cirta, devenus citoyens romains, mais encore tous ceux de la Numidie, qui avaient obtenu le même honneur.

Je viens au tétrastyle en question. Ainsi que l'indique son nom, ce genre de construction se composait de quatre colonnes disposées en carré et supportant une toiture en forme de dôme ou de coupole « *tholus*. » On l'appelait aussi *aedicula tetrastyla*, et, la plupart du temps, on plaçait au milieu une statue de marbre ou d'airain. Mais, dans ce dernier cas, la dédicace en faisait mention, comme il appert du n° 1835 des inscriptions romaines de l'Algérie, publiées par M. Léon Renier.

A. CHERBONNEAU.